

Article

« En ce temps-là... »

Jean-Louis Gagnon

Études françaises, vol. 5, n° 4, 1969, p. 457-466.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/036417ar>

DOI: 10.7202/036417ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

EN CE TEMPS-LÀ ...

En ce temps-là, n'était pas Québécois qui le voulait. Le mot n'avait pas encore la prétention de recouvrir une nouvelle identité politique. Seuls s'en prévalaient ceux dont on pouvait d'autant mieux vérifier l'adresse qu'ils n'avaient pas la déplorable habitude d'en changer tous les mois. Quand on disait de quelqu'un qu'il était Québécois, cela signifiait, pour nous, que cet homme, cette femme ou cet enfant avait échappé, dès sa naissance, à l'anonymat montréalais. Les parents n'avaient pas besoin de s'identifier puisqu'on les reconnaissait dans la rue, et la tradition voulait que filles et garçons apprennent à vivre ensemble dans les quelques institutions où il convenait de les mettre en pension.

C'est par accident que Saint-Denys Garneau est né à Montréal. Sa famille était québécoise, bien ancrée dans notre histoire, indéracinable. Dans notre milieu, si fort était le sentiment d'appartenance que même si l'un de nous, au hasard de la vie, devait se fixer dans une autre ville et qu'il n'entendait pas en revenir, on disait encore à son sujet, vingt ou trente ans plus tard : « Un tel ? Il *vit* à Montréal », pour bien souligner qu'il y avait là quelque chose de transitoire et que, pour nous comme pour les siens, il demeurait toujours Québécois. Pour sa part, Saint-Denys appartenait à ce que nous appelions la branche aînée des Garneau et, par sa mère, aux Juchereau-Duchesnay de Saint-Denis. Il avait à peine trois ans quand ses parents s'installèrent à Sainte-Catherine, à une quinzaine de milles de Québec, dans cette vieille maison qui était le fond de l'héritage maternel et qui, plus que toute autre, allait être la sienne.

C'est en 1922 que nous avons fait connaissance. Nous étions des enfants, tous deux pensionnaires chez les sœurs du Bon Pasteur, meilleures économistes que

cuisinières, mais habiles à nous enseigner les premiers éléments de la morphologie française. Il jouait peu ; moi, pas du tout. Il avait déjà de la race, ce qui, même à Québec, n'était pas courant. Parfois, on nous conduisait en promenade. Nous descendions la Grande Allée jusqu'à l'Hôtel du gouvernement, pour revenir par la rue Sainte-Julie. C'était nos meilleures journées, celles où Saint-Denys, heureux, nous désignait du doigt, avec une fierté qui ne manquait jamais de nous impressionner, le monument de granit rose élevé à la mémoire de l'historien F.-X. Garneau.

Vint le jour où nos parents eurent à choisir le collège où nous ferions nos études classiques. À l'époque, Québec ne s'était pas encore réconciliée avec les Jésuites. Ma mère et beaucoup de ses amies admiraient leur discipline, leurs bonnes manières, et jugeaient que faute de pain, il n'y a aucune raison de manger de la galette quand on est assez riche pour acheter du gâteau. On fit donc mon entrée au collège Sainte-Marie. J'ignore comment, chez les Garneau, on en vint à la même décision : mais je me rappelle ma satisfaction de retrouver, dans la cour du collège, Saint-Denys et d'autres garçons de mon âge dont on avait fait du soir au lendemain, par amour des Gèses, des Montréalais d'occasion.

Il avait ses amis et j'avais les miens. À l'âge où l'amitié est moins un choix que le fruit des contacts quotidiens, nous allions chacun de notre côté, empruntant rarement la même porte. Tous les deux cependant nous avions déjà le goût de la cigarette. Rares étaient les endroits où nous pouvions fumer sans courir le risque de la schlague et, par besoin de sécurité, chacun devait s'y rendre à son tour. Bien sûr nous étions peu nombreux à utiliser la route du tabac ; mais tout compte fait, elle aura fait peu de victimes. De toute façon, c'est le maquis des fumeurs qui devait me fournir l'occasion d'une courte conversation avec Saint-Denys, d'ailleurs sans lendemain, sur l'existence de Dieu.

Souvent, les jours de congé, j'empruntais les couloirs déserts qui rattachaient le collège Sainte-Marie au Gesù, et faux dévot, je gagnais la rue. À l'angle de Bleury et de Craig, un groupe d'activistes, mi-chômeurs

mi-bolchéviques, avaient aménagé à l'étage d'un petit immeuble crasseux les bureaux et la salle de réunion de ce qu'ils appelaient pompeusement l'Université ouvrière. L'éloquence imagée de M. Saint-Martin me fascinait. J'avais souvent vu des ouvriers au travail. Mais pour la première fois de ma vie, je les entendais parler, s'exprimer comme les orateurs d'un autre parti politique, comme les prédicateurs d'une autre religion. Il n'y avait pas de bibliothèque dans cette université de la révolte. Mais on y vendait des pamphlets et le nom de Victor Hugo, celui des *Misérables*, y était respecté. L'athéisme était de rigueur — ce qui veut dire que peu s'y sentaient à l'aise. Moi, au contraire, j'y aspirais.

Un jour, par accident, à la même heure, nous avons emprunté la route du tabac. Le temps d'une cigarette, j'ai raconté à Saint-Denys qu'il y avait, à cinq minutes du collège, une université ouvrière où l'on pouvait acheter pour dix cents un pamphlet de quelques pages intitulé : *les Dix Preuves de l'inexistence de Dieu*. Il me regarda avec étonnement. Sans doute parce qu'il jugeait extravagant qu'on puisse chercher à se convaincre que Dieu n'existait pas. En le voyant, j'avais songé à lui demander de venir avec moi entendre M. Saint-Martin qui prenait la parole tous les dimanches. Mais je sentis que je faisais fausse route. Il était croyant. Par la suite, j'ai acquis la conviction que la foi, un peu à la façon de la bonne santé, lui apparaissait comme la condition naturelle de l'homme.

En 1928, le collège Sainte-Marie devint un externat et tous les pensionnaires se retrouvèrent au collège Jean-de-Brébeuf. Comme à l'accoutumée, la rentrée eut lieu à cinq heures de l'après-midi. L'immeuble était neuf et sentait encore la peinture et le ciment. Nous n'en connaissions pas les aîtres. Mais le règlement demeurant inchangé, dès le premier soir, nous nous sommes mis tous les deux à la recherche d'un endroit où fumer. Nous n'étions déjà plus des gamins. Il devenait plus difficile d'être amis. Déjà refermé sur lui-même, peu grégaire de nature, ne se liant pas volontiers et se livrant encore moins, se tenant à l'écart de nos com-

plots et participant rarement à nos débats politiques (je n'avais pas oublié les leçons de M. Saint-Martin) tel m'apparaît encore Saint-Denys Garneau au moment où, secouant l'adolescence, nous étions tous pressés d'être des hommes.

À la veille de Noël, l'année suivante, la direction du collège me demanda de boucler mes malles. La purge s'étendit à cinq ou six d'entre nous, tous coupables d'afficher un radicalisme incompatible avec la règle du lieu. Ce n'est que longtemps après cette exécution, en 1933 je crois, qu'un jour, à Québec, durant l'été, nous nous sommes retrouvés par hasard dans la rue. Saint-Denys était dans ses bons jours, et nous sommes entrés à la taverne du Clarendon. Cette brasserie avait ceci de particulier que c'était la seule où, tout naturellement, au moment de commander un demi, on précisait si la bière devait être servie avec ou sans « désilets », en l'honneur du poète-fonctionnaire dont les faux cols étaient d'une hauteur inaccoutumée. Saint-Denys était ravi d'avoir découvert une taverne où le nom d'un poète connu appartenait, si l'on peut dire, à l'argot de la maison.

Mais il demeurait aussi solitaire que jadis, moins intéressé aux questions politiques qu'à la littérature, peu convaincu, m'a-t-il semblé, que les choses chez nous étaient susceptibles de changer. Olivar Asselin était revenu au journalisme. Il dirigeait maintenant *le Canada*. Un peu partout, les choses commençaient à bouger. Nous avions vingt ans. Contrairement à mes autres camarades, il ignorait toujours ce qu'il ferait plus tard ou demain. Ou, s'il le savait, il ne me l'a pas dit, ni ce jour-là ni subséquentement. Pour ma part, je ne voulais qu'une chose : un journal. Mais il n'était pas homme d'action et j'eus, une fois de plus, l'impression que nous n'étions pas sur la même longueur d'ondes. Chez lui, tout était poésie, tourment et crise de conscience. Déjà, moi, je n'avais qu'une passion : la vie. C'est peut-être parce que nous étions si différents l'un de l'autre, que j'éprouvais tellement de plaisir à le retrouver, même si nos conversations avaient toujours quelque chose de difficile. Sans doute, je ne le comprenais pas... Mais je le vois encore, assis devant moi.

Ses vêtements sont lâches et indifférents. Il a l'œil brillant, la bouche moqueuse, plus justement désabusée ; il a les doigts jaunis par le tabac et le teint d'un Arabe. Si je retiens ce détail, c'est que beaucoup de Canadiens français se voient curieusement comme des latins, alors qu'ils sont descendants de Normands ou de Berrichons, et qu'en vérité c'est à l'apport de sang indien qu'ils sont le plus souvent redevables de certaines caractéristiques qui paraissent empruntées aux peuples méditerranéens. Y avait-il de l'Indien dans sa famille ? Je l'ignore. Mais il n'en fit jamais état devant moi, bien qu'au moment des vacances, nos maisons n'étant guère éloignées de la réserve huronne de Lorette, nous parlions à l'occasion des coutumes indigènes.

Deux ans après cette rencontre naissait *la Relève*, premier signe avant-coureur des temps nouveaux. La plupart des collaborateurs avaient fait leurs humanités à Sainte-Marie et à Brébeuf. Saint-Denys appartenait, il va de soi, à l'équipe réunie par Robert Charbonneau, Paul Beaulieu et Claude Hurtubise. Mais il était avare de ses textes et comme le plus souvent il habitait Sainte-Catherine, on ne peut dire, je crois, que *la Relève* fut son aventure. *L'Ordre* d'Asselin fut lancé le 10 mars 1934. Le premier numéro de *Vivre* parut au printemps de la même année et, coup sur coup, *Un homme et son péché*, de Claude-Henri Grignon, et *les Demi-civilisés*, de Jean-Charles Harvey. Éditeur authentique, Albert Pelletier allait fonder, peu après, *les Idées*, revue mensuelle de bonne tenue. Ce n'était pas suffisant, sans doute, pour créer chez nous l'illusion d'une renaissance ; mais c'était assez pour nous sortir des saharas intellectuels que nous avions jusque-là labourés !

Le premier numéro de *Vivre* avait paru au printemps. Il était, comme on dit dans les boutiques d'artisanat, entièrement « fait main ». Non seulement les textes et la couverture étaient photocopiés, mais nous devions nous-mêmes, à pied le plus souvent, livrer la revue aux dépositaires, heureusement peu nombreux, qui l'acceptaient en consignation. Le deuxième numéro marqua un certain progrès sur le précédent. Cette fois, la couverture avait été tirée à part. Imprimé avec la meilleure encre, le titre avait un peu plus d'allure que

le bandeau du premier cahier. Mais face à *la Relève*, nous avons décidé de profiter des mois d'été pour reprendre la présentation de la revue et ressasser nos idées. Saint-Denys étant à Sainte-Catherine, je vins le voir dans ses terres, comme nous disions.

Vivre se voulait « politique et littéraire » — car nous avons aussi nos prétentions. Mais c'est avec la vie que nous étions pressés de nous mesurer, laissant à d'autres le combat avec l'ange. Cela remonte hélas ! à trente-cinq ans. Suis-je en train de rationaliser une situation dont je ne percevais à l'époque que l'apparence extérieure ? Peut-être. Mais je suis persuadé aujourd'hui qu'en réalité, c'était moins les querelles de nos aînés — car à cet âge, ce sont nos maîtres à penser qui s'opposent à travers nous — qui nous séparaient de *la Relève* que notre attitude respective à l'égard des choses et des hommes. Nous étions des combattants qui s'intéressaient d'abord aux situations concrètes. Ce qui veut dire tout simplement que nous étions déjà journalistes, pour le meilleur et pour le pire, alors qu'à *la Relève*, on faisait déjà des livres.

Saint-Denys m'écouta avec attention, car s'il était souvent d'humeur impatiente, il était bien élevé. Il n'eut pas à parler beaucoup pour me faire entendre qu'il n'arrivait pas à se passionner pour certaines choses. En gros, la politique était étrangère à sa nature et à son inquiétude, mais il était heureux que d'autres aient assez de passion, de volonté, pour s'engager. Que *Vivre* ne soit pas *la Relève*, que nos préoccupations ne soient pas les mêmes, ce n'était pas là quelque chose qui puisse le gêner. Au contraire. Pour lui ces cahiers d'avant-garde se conjugaient, même quand ils semblaient s'opposer, et le fait qu'ils soient là ne pouvait qu'amener les gens à réfléchir. Sous une forme abrégée, c'était avant la lettre la théorie de MacLuhan : *the media is the message*. Il n'écarta pas la possibilité d'une collaboration, car ni pour lui ni pour moi cela ne signifiait un choix. Mais il ajouta qu'il écrivait peu, de moins en moins, et que la peinture occupait le gros de son temps. Il n'était pas un très bon peintre, la patte n'y était pas ; mais il semblait tellement heureux d'avoir trouvé un refuge, que je lui dis que nous voulions

redessiner le titre de *Vivre et*, qu'à défaut d'un papier, il pourrait peut-être s'en charger. Il accepta sur-le-champ et ce qu'il nous remit peu après avait beaucoup d'allure.

Je ne devais plus le revoir. Moins d'un an plus tard, *Vivre* s'éteignit doucement. J'entrai au Canada où, en témoignage d'estime, on me mit aux chiens écrasés. Nous savons maintenant que c'est au cours de l'été de 1935 que Saint-Denys s'est engagé, sans espoir de retour, dans ce long voyage au bout de la nuit qui n'allait se terminer qu'en 1943. En 1937, lorsque parut à Montréal *Regards et jeux dans l'espace*, j'étais revenu à Québec. J'avais eu comme tout le monde ma petite crise de séparatisme, doublée d'un accès de fascisme pour avoir trop lu Maurras. J'étais alors au quotidien *le Journal* où, après avoir allégrement contribué à la chute du régime Taschereau, nous n'avions pas été lents à faire pénitence. Je tenais la chronique parlementaire, et la discussion des questions politiques dévorait beaucoup d'heures tous les jours. Mais nous avions constitué un groupe, les Amitiés 37, où la littérature occupait une place égale aux idées politiques qui secouaient l'Europe. Nous nous retrouvions tous les samedis à dîner : Jean-Charles Falardeau, Guy Roberge, Bruno Lafleur, Luc Lacoursière, Jean-Charles Bonenfant, Pierre Chaloult, Philippe Vaillancourt, Jeanne Lapointe, Cyrias Ouellet, Christian Lapointe, Robert Lapalme, parfois Maurice Lamontagne, René Garneau et Alain Grandbois, enfin tous ceux, peu nombreux il est vrai, qui à nos yeux avaient l'âge de raison. Tous nous avions lu *Regards et jeux dans l'espace*. Alain Grandbois n'avait pas encore publié *les Îles de la nuit*, cela ne devait venir qu'en 1943, et Maurice Hébert était (et pour cause !) plus connu que sa fille, Anne Hébert. Ceci pour dire que nous avons mesuré, dès cet instant, l'importance et la signification profonde de ce petit livre qui, dans notre esprit, renouait avec la tradition perdue d'Émile Nelligan.

Il est clair cependant, du moins dans mon esprit, que la publication de *Regards et jeux dans l'espace* n'a pas éveillé chez tous la même ferveur. Ceux qui étaient ses intimes, ses frères, ses confidentes, en ont compris

les implications beaucoup plus vite que les autres — même si parmi ceux-ci beaucoup furent aussi ses amis. Car, il faut le reconnaître, Saint-Denys n'a pas suffisamment produit pour que son nom s'imposât aussitôt. Il a fallu que son œuvre soit décantée par le soin de ceux qui l'ont compris, sans doute parce qu'ils se sont retrouvés dans ses lettres et dans les pages de son *Journal*.

Ce point n'est pas sans importance. Souvent nous avons cherché, André Laurendeau et moi, à définir les raisons qui, au moment de la guerre, nous avaient jetés dans des camps différents. Même milieu familial ou à peu près, même collègue, même formation, au fond beaucoup d'idées communes puisqu'il avait déjà rejeté comme anarchique le principe des nationalités et que Franco en avait fait un homme de gauche; mais cependant André Laurendeau luttait de toutes ses forces contre un effort de guerre total, alors que, pour ma part, j'étais convaincu qu'une victoire du fascisme sonnerait le glas de l'intelligence et des libertés de l'homme. De même, j'avoue que les tourments de Saint-Denys ont toujours été étrangers à ma nature: jamais je ne me suis senti prisonnier de ce milieu décrit par Jean Le Moyne où « le bonheur apparaissait comme un danger pour l'âme ».

Ceci dit, je crois, aujourd'hui, que Saint-Denys fut le témoin le plus perspicace, le plus authentique, de la société québécoise, telle qu'elle était il y a trente ou trente-cinq ans. Mais à l'époque, sa poésie m'apparut d'abord comme une œuvre littéraire, même si je n'étais pas sans savoir que Rimbaud avait payé de sa vie sa saison en enfer. Pour nous, ce petit livre, *Regards et jeux dans l'espace*, renouvelait aussi sûrement la poésie canadienne-française que *l'Ordre*, ce petit quotidien de quatre pages, avait renouvelé le journalisme québécois. Mais son drame n'était pas encore le nôtre. Ce n'est que plus tard, je l'avoue, que moi-même j'ai compris à quel point Saint-Denys avait connu, comme l'a dit Jean Le Moyne je crois, « la profondeur vitale de l'aliénation canadienne-française » et qu'il en était « mort après en avoir été la plus haute conscience ».

Un peu comme les mémoires de Saint-Simon pour

Racine, son *Journal* et ses *Lettres à ses amis* éclairent son œuvre poétique et donnent à ses vers une intensité, une dimension, qui n'est pas aussi apparente qu'on l'a dit. Il est maintenant évident que son drame fut celui d'une génération, du moins à quelques exceptions près. Mais lorsqu'on se place dans cette perspective, on s'expose à transformer en témoignage ce qui, pour moi, doit demeurer une œuvre littéraire. C'est sa qualité poétique qui résistera à l'usure du temps, et non les tourments de son âme — même s'il est vrai que ces tourments ont été la chair et le sang de ses vers, et la substance de son inspiration.

Quand il mourut en 1943, j'étais en poste en Afrique. La guerre n'était pas terminée, mais nous avions cessé de la perdre. Ce n'est qu'à mon retour à Montréal que je devais apprendre qu'il s'était noyé dans les eaux vives d'une petite rivière que je connaissais bien puisqu'elle était située en bordure de sa maison de Sainte-Catherine. Je crois que c'est Claude Hurtubise qui m'a raconté sa mort. Sur le coup, je n'y ai vu que de la malchance. Mais un soir, par hasard, j'ai relu *la Mort grandissante* et j'ai compris :

*C'est eux qui m'ont tué
Sont tombés sur mon dos avec leurs armes, m'ont tué
Sont tombés sur mon cœur avec leur haine, m'ont tué
Sont tombés sur mes nerfs avec leurs cris, m'ont tué
C'est eux en avalanche m'ont écrasé
Cassé en éclats comme du bois
Rompus mes nerfs comme un câble de fils de fer
Qui se rompt net et tous les fils en bouquet fou
Jaillissent et se recourbent, pointes à vif
Ont émietté ma défense comme une croûte sèche
Ont égrené mon cœur comme de la mie
Ont tout éparpillé cela dans la nuit
Ils ont tout piétiné sans en avoir l'air,
Sans le savoir, le vouloir, sans le pouvoir,
Sans y penser, sans y prendre garde
Par leur seul terrible mystère étranger
Parce qu'ils ne sont pas à moi venus m'embrasser
Ah ! dans quel désert faut-il qu'on s'en aille
Pour mourir de soi-même tranquillement.*

JEAN-LOUIS GAGNON

ST-DENYS-GARNEAU

**REGARDS ET JEUX
DANS L'ESPACE**

JEUX — ENFANTS
ESQUISSES EN PLEIN AIR — DEUX PAYSAGES
DE CRIS EN PLUS NOIR — SANS TITRE
ACCOMPAGNEMENT

MONTREAL
1937